

Interview MOLINA ANAJJAR
Photos ORIANE BENABADJI

IN BED WITH LA FAMILLE BENABADJI

Certains partent faire le tour du monde, eux sont partis faire un “voyage d'étude” pour réapprendre la vie.

À près de 50 ans, **AHMED** (consultant), **KARINE** (enseignante d'anglais) et leurs cinq enfants : **ILYAN & NAYLA** (11 ans), **YANIS** (19 ans), **SOLENE** (23 ans) et **ORIANE** (25 ans) sont partis à la découverte de villages qui ont opté pour des modes de vies différents, plaçant leur autonomie et le bien-être de leurs habitants au centre de leurs préoccupations.

Conversation -à la fois passionnante et préoccupante- autour d'un verre de thé.



Quatre continents, vingt pays et douze mois de périple plus tard, je les retrouve ici dans les jardins de La Mamounia, autour d'un verre de thé à la menthe. Ils me racontent comment leur quête de sens, structurée autour d'un projet bien ficelé nommé Open-Village, les a conduits dans une planète éblouissante -parfois effrayante- à la rencontre de ces acteurs du changement, de ces "lumières au bout du tunnels" comme ils les appellent... Un voyage qui a démarré le 1^{er} août 2015 à Tizi n'Oucheg, ce petit village berbère perché sur les montagnes de la vallée de l'Ourika, devenu un exemple pour ses voisins (lire notre article en page 36), et s'est poursuivi dans onze autres communautés -au Sénégal, Ouganda, Inde, Vietnam, Philippines, Nouvelle-Zélande, Costa Rica... Plus qu'un périple conté, à la veille de la COP22, c'est un appel lancé. La voix du bon sens résonne, sera-t-elle entendue ?

_MOUNA ANJJAR Comment l'idée de tout lâcher et vous envoler pour un "tour du monde" d'un an, à la découverte des communautés qui ont fait le choix de l'autonomie et du développement durable, a-t-elle germé ?

_LES BENABADJI En réalité, c'est une conscience un peu confuse au départ, qui s'est clarifiée lorsque nous nous sommes installés à la campagne en 2013. Le travail que nous faisons depuis dix ans avec le Village de Tizi n'Oucheg nous a par ailleurs montré la puissance de la simplicité comme art de vivre et la nécessité de partager des savoir-faire anciens pour parvenir à conserver sa culture, sans pour autant rejeter le changement et l'innovation. On peut dire que "l'envie de partir" est née il y a trois ans de cette double expérience et du désir de voir si, ailleurs dans le monde, d'autres villages avaient fait le même choix, et ce qu'ils avaient pu réaliser dans leur route vers l'autonomie et le bien-être.

_M.A. Pourquoi en famille ?

_B. Nous avons décidé de partir en famille car nous avons réalisé ce projet pour donner espoir à la génération de nos enfants, qui sont bombardés tous les jours par des informations catastrophistes

sur le climat, la crise, les guerres, sans que personne n'ait de réelles solutions à proposer... pour leur montrer qu'il existe des modèles alternatifs à travers le monde, et qu'ils fonctionnent.

_M.A. Le processus de passage à l'acte a-t-il été long ? Suscité des débats, concessions...
Qu'a-t-il nécessité ?

_B. La décision de partir pour un an, collective puisque tous les membres de la famille y ont participé, a été très rapide. C'était exactement le moment où tout le monde pouvait et avait envie de le faire, il n'y a donc pas eu de débat sur l'opportunité de lancer ce projet ! Le plus long aura été la recherche des villages et la sélection finale des destinations.

_M.A. Comment avez-vous identifié ces villages ?

_B. Nous avons pu compter sur un solide réseau de voyageurs (amis, famille...) qui nous a "alimenté" en contacts utiles. Dès que nous avions un nom de village dans l'un des pays ciblés, nous faisons des recherches plus approfondies pour mieux comprendre ses spécificités, vérifier qu'il correspondait bien à notre "cahier des charges", puis nous contactons son représentant pour expliquer notre projet, valider un intérêt de leur part à nous recevoir, et enfin organiser la logistique de transport et d'hébergement.

_M.A. Sur quels critères les avez-vous sélectionnés ?

_B. Nous avons créé le terme 'Open-Village' pour désigner des communautés -rurales dans un premier temps- qui se sont engagées dans un processus de développement raisonné, refusant le recours aux recettes classiques et plaçant l'autonomie et le bien-être des habitants au centre de leurs préoccupations. Ces communautés privilégient leur autonomie alimentaire, essaient de vivre en harmonie avec leur écosystème, protègent leur culture et leurs traditions, restent solidaires avec les plus faibles d'entre eux et ouvertes sur le reste du monde... sans renoncer à la science et aux nouvelles technologies.

M.A. Parlez-nous de votre périple...

B. 12 mois de voyage -11 si on omet le mois que nous avons passé à Tizi n'Oucheg au Maroc, avant de partir pour le Sénégal-, 20 pays visités, 12 villages dans lesquels nous nous sommes installés. Nous avons passé beaucoup de temps en transport (avion, autobus, taxi collectifs...) mais cela en valait presque toujours la peine. Nous revenons avec des milliers de photos, des heures de films et des centaines de pages de notes, de croquis, d'ébauches de textes... Et surtout, nous avons vu une planète qui nous a ébloui et rencontré des gens qui nous ont très fortement marqués. C'est très difficile de parler d'un voyage qui a duré un an et a réuni toute une famille. C'est une expérience un peu "extrême", un peu déséquilibrante parfois. Par exemple, nous avons sous-estimé l'impact des nombreux changements d'horaires et des régimes alimentaires sur nos rythmes biologiques ! Se retrouver tous ensemble, après avoir été séparés, notamment avec les plus grands depuis plusieurs années, était un challenge qui a nécessité des remises en question et des réajustements... Il y a eu des moments un peu tendus, mais sans doute pas plus que ceux que peuvent connaître des familles qui ne voyagent pas.

M.A. Sur ces 12 villages visités, y a-t-il des initiatives ou pratiques qui vous ont plus particulièrement interpellées ?

B. Il n'y a pas de modèle unique, et aucun village n'est passé "champion" dans l'art d'appliquer un système 100% gagnant -ne serait-ce que parce que les politiques gouvernementales, les conditions d'enclavement et les cultures locales sont très différentes-, mais nous avons toutefois identifié un nombre de principes communs qui semblent servir leur expérience de développement autonome. Dans tous, on sauvegarde les savoir-faire locaux et protège une économie de subsistance. Au Costa Rica, par exemple, seuls les surplus de l'agriculture locale sont vendus. À Tizi n'Oucheg, si vous demandez à un paysan à quel prix il vend ses pommes de terre, il vous répondra, surpris, que ces pommes de terre sont pour lui et sa famille et qu'il ne voit pas l'intérêt d'aller les vendre puisqu'il lui faudrait alors les racheter pour pouvoir les manger !

La gouvernance locale et la démocratie directe, le rôle accru des femmes dans le développement, la protection de la nature et la régénération de l'écosystème, le règlement pacifique des conflits et le sens de la mesure dans la consommation sont autant de principes porteurs. Autre exemple : aux

Philippines, dans le village de New Pangangan, les pêcheurs ne sortent leurs barques que le temps nécessaire pour pêcher le revenu qui leur suffira pour vivre. Le reste du temps, ils réparent ou agrandissent leurs maisons, voient leurs amis, jouent au basket-ball...

M.A. Avez-vous eu parfois de mauvaises surprises ?

B. En Ouganda, le village que nous avions choisi n'a pas "rempli ses promesses", mais nous avons fait dans ce pays l'une de nos plus belles rencontres, avec un homme exceptionnel qui a monté une troupe afin de sauvegarder les danses traditionnelles qui avaient quasiment disparu -conséquence d'années de dictature et de l'influence occidentale. Nous avons passé une journée avec eux pour la répétition de leur spectacle. Un moment fabuleux. Tous les artistes sont originaires de villages isolés aux quatre coins de l'Ouganda et partagent leur passion dans une ambiance très gaie et vivante. L'imprégnation culturelle forte, la liberté du corps, le rythme, le sourire sur tous les visages, tout y était. Très peu de moyens et tellement de force ! Aujourd'hui, la troupe a essaimé dans tout le pays, dans plusieurs petits villages dont les habitants ont réappris -et se sont réappropriés- les rythmes et les chorégraphies ancestrales.

M.A. Y a-t-il d'autres rencontres qui vous aient autant marquées ?

B. En Nouvelle-Zélande, Bob de Berry, un homme inspiré par une nouvelle de Jean Giono -*L'homme qui plantait des arbres*-, a décidé de replanter seul une forêt sur sa propriété. Nous avons passé une semaine chez lui pour comprendre sa démarche et participer à ses efforts. Au Vietnam, c'est un autre homme -chez qui nous avons séjourné- qui, écœuré par les ravages de la déforestation dans sa campagne, a acheté des hectares de terre sur des collines impropres aux cultures, simplement pour protéger ce qui restait de forêts...

M.A. Vous qui étiez in situ, diriez-vous qu'il faut tirer une sonnette d'alarme sur l'état de la planète ?

B. Elle est encore très belle mais elle se détériore vite, et cela est visible même à des yeux non-experts. À côté des paysages époustouffants de la Nouvelle Zélande, il y a les prairies industrielles où l'on fait pousser -sur des centaines d'hectares- des herbes à pâturage pour l'industrie laitière, que l'on irrigue artificiellement avec de gigantesques

installations d'arrosage. À côté de la luxuriante nature des îles des Philippines, il y a des plages de sable blanc défigurées par les promoteurs immobiliers et une flore et une faune marine qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles ont été. On peut aussi mentionner les sols dévastés par les monocultures au Vietnam, les deux-tiers de la forêt primaire ougandaise qui a disparu et dont on ne voit plus que des lambeaux en bordure des routes, les rizières en bordure du fleuve Casamance qui sont envahies par le sel, conséquence du réchauffement climatique et du manque de bras pour entretenir les digues qui les protégeaient... Partout ou presque, il y a encore des occasions de s'émerveiller, mais peut-être encore plus d'occasions de s'inquiéter.

_M.A. Les consciences commencent à changer... pas assez vite !

_B. Les gens résistent bien sûr à cette dégradation de leur milieu ambiant. Nous avons vu cette résistance à l'œuvre au Costa Rica, au Mexique, au Vietnam... Mais en dehors de quelques personnes rares et exceptionnelles, combien sont réellement conscientes de ce que nous sommes en train de perdre ? Car une forêt primaire qui disparaît en milieu tropical ne se reconstitue pas, pas plus qu'une plage bétonnée ne peut se "déconstruire" !

_M.A. Dans quelques semaines, de nombreux dirigeants de pays se pencheront sur le futur de la planète à Marrakech. Qu'attendez-vous de la COP22 ?

_B. Notre voyage nous a permis de voir partout l'étendue des destructions opérées par l'homme au nom de son "développement". Mais il nous a aussi fait rencontrer des individus qui ont décidé de renverser le cours des choses, mettant en œuvre des solutions simples, ingénieuses et dont l'impact climat est faible, voire nul. Cependant, que peut un petit village, lorsqu'un homme cupide peut à lui seul dévaster l'écosystème de toute une région, lorsqu'une seule usine de traitement du manioc peut empoisonner la terre qui fait vivre des dizaines de milliers de personnes, lorsqu'une simple décision politique peut noyer une vallée ? ! On dit de la COP22, après la COP21, sera la "conférence de l'action, de l'innovation et du partage de solutions". C'est exactement ce qu'il faut qu'elle soit, mais à la condition que ces actions, innovations et solutions ne soient pas décidées au niveau de gouvernements ou de multinationales dont les intérêts économiques

profonds que nécessite l'enjeu climatique. Aujourd'hui, chaque communauté peut et doit pouvoir créer et mettre en œuvre localement son propre modèle de développement. Et si la COP22 peut les aider à le faire, cela serait extraordinairement utile. Mais plus que tout, ces communautés très fragilisées ont besoin d'un changement de perspective politique. Si nous mettions vraiment chacun de nos villages au centre de nos attentions et priorités ; si nous cessions de les considérer comme de simples fournisseurs agricoles ou réservoirs de main d'œuvre ; si nous les considérons pour leur bien-être et leur stabilité, nous sommes convaincus que l'on y trouverait très rapidement, non seulement les 2 ou 3 degrés qui nous effraient tant, mais aussi quelques points de PIB pour ceux qui ne jurent que par la croissance comme mesure du bien-être social.

_M.A. A votre niveau, qu'est ce qui a changé depuis votre retour ?

_B. À la fin de ce "grand tour", il est clair que ce que nous avons vu, entendu, appris, a et aura un impact. Cela commence avec l'éducation d'Ilyan et Nayla, que nous continuons maintenant à la maison. Après ce voyage, il ne s'agit plus de "matières" mais "d'informations" et "d'idées", intéressantes, importantes à connaître, pour pouvoir conduire sa vie. Nous tous, à des degrés divers, avons été inspirés par cette expérience. Bien des choses qui nous paraissaient difficiles ou compliquées à mettre en œuvre nous semblent maintenant à notre portée : quasi-autosuffisance alimentaire avec un jardin potager, construction ou extension de nos habitations, économie de l'eau, autonomie énergétique, sobriété des besoins... Finalement, rien n'est sorcier si on accepte de prendre son temps et d'apprendre en faisant.

_M.A. Et à présent, quelle est la suite de vos projets ?

_B. Nous écrivons un livre et réfléchissons à des stages de formation pour toutes les communautés rurales -ou urbaines- qui souhaiteraient se développer selon les principes des Open-Village. En juillet 2017, nous organiserons à Marrakech et à Tizi n'Oucheg, une première conférence des Open-Villages. Les retours sont déjà très positifs : tous les responsables et leaders du changement des villages qui nous ont accueillis sont enthousiastes à l'idée de venir à Marrakech pour parler de leur expérience.



1- HOLEN BENABADJI ET LES MUSICIENS LEPCHAS DE DURA DANS L'HIMALAYA (DARJEELING, INDE).

2- FÊTE DE VIJAYADASHAMI À PEDONG (INDE), QUI COMMÉMORE LA VICTOIRE DE LA DÉSSE DURGA SUR LE MAL.

3- FEMMES AYMARÀ PUNO (SUD PÉROU).

